

currents. Combien de fois n'en ai-je pas eu sous les yeux la triste expérience ! Elle se renouvelle sans cesse, et c'est une des choses qui me rend si pénible le séjour de cette ville si brillante de loin.

« Soyez d'abord bien convaincu qu'à quelques exceptions près, qui dépendent d'un rare concours de circonstances, il est impossible de vivre en écrivant. Je vous engage donc vivement à chercher quelque autre moyen d'existence, et plutôt en province qu'à Paris où je crains beaucoup que vous ne trouviez que des déceptions perpétuelles. Cependant si vous persistez à y rester et que je puisse vous y être utile, j'en saisis l'occasion avec empressement. Mais je dois vous dire que ne voyant que peu de personnes, ne vivant moi-même que de mon travail, ayant de plus à pourvoir au paiement d'une forte amende et des frais de mon procès, je ne vois pas comment je pourrais vous servir du fond de ma prison. Je serais heureux de pouvoir vous donner de meilleures espérances, mais je vous dois avant tout la vérité.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mon affectueuse estime.

» F. LAMENNAIS.

» Sainte-Pélagie, 12 août 1844. »

Et Decottignies revint à Lille, plus malade encore. Il eut à subir les souffrances des poètes malheureux ; et ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai découvert dans ses papiers déjà vieillies une feuille encadrée de noir où se lisaient en majuscules les noms sinistres de Dryden, Mallilâtre, Savage, Chaterton, Gilbert, Escousse et Lebras, H. Moreau, Fomental; toute la série des rêveurs morts de faim, dont notre poète devait grossir le nombre.

La maladie s'empara de son pauvre corps, et l'âme aidant, la mort vint le prendre, le 10 janvier 1842, dans une maisonnette à mansarde, d'une physionomie coquette et riante, assise à l'extrémité de la ville, et qui regarde à travers son étroite fenêtre les fleurs et les fruits d'un jardin potager. C'est là qu'habite encore ses sœurs, humbles travailleuses, qui gardent religieusement dans le secret de leur cœur le souvenir d'un frère qui devait illustrer leur nom.

TISANDRE.

## BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE

Du 11 au 18 juin.

La Bourse a bien changé depuis huit jours. Nous avons vu succéder à la panique et au découragement les manifestations d'une confiance sincère ; ce réveil du bon sens public, ce retour des capitalistes à une saine appréciation de la situation financière, et les achats importants qui en sont résultés, n'ont rien d'inattendu ni d'inespéré.

Vingt fois nous avons ainsi vu le remède se dégager de l'excès même du mal, et une situation outrée déterminer une violente réaction. Depuis longtemps la hausse couvait sourdement dans les esprits. La conviction générale lui était essentiellement favorable, et, si les résultats pratiques ne répondaient pas mieux à ce sentiment c'est que les acheteurs étaient épuisés, découragés par plusieurs liquidations désavantageuses pour eux ; c'est que les baissiers, profitant de ce qu'on leur laissait le champ libre, pesaient sur les cours par tous les moyens en leur pouvoir. Beaucoup de grands capitalistes s'étaient retirés momentanément de l'arène des affaires, et on ne sentait plus circuler, à travers les mouvements presque insignifiants des valeurs, le souffle de vie qui trahit l'importance des intérêts engagés sur le vaste marché des capitaux.

La publication du bilan de la Banque est venue fortifier les dispositions des acheteurs et achever ce que le raisonnement et la réflexion avaient si bien commencé. On savait que l'encaisse se présenterait avec une assez forte augmentation, mais on n'en connaissait pas officiellement l'importance, et on était enclin à considérer comme exagérés les bruits qui avaient

transpiré à ce sujet dans le public. Chacun a été frappé des ressources que la place peut puiser dans le chiffre élevé de l'encaisse, et du concours qu'elle peut en retirer à un moment donné. De là à la réduction de l'escompte, il n'y a qu'un pas, et ce pas, tout le monde le pressent, ne peut tarder à être franchi.

Le marché des chemins de fer a suivi la rente, avec lenteur d'abord, puis avec plus de vivacité, dans un mouvement ascensionnel. La liquidation s'est faite avec des reports très-modérés, mais les vendeurs ayant continué énergiquement leurs positions à la baisse, une légère réaction en est résultée.

Les actions du Béziers ont été recherchées ces jours-ci. Cette Compagnie fait en ce moment une émission d'obligations qui obtient un grand succès. Ces obligations, au nombre de 36,000, sont émises à 140 fr., portent intérêt de 7 50, à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1856, et sont remboursables à 250 fr.

La Caisse générale des Chemins de fer est toujours ferme à 440 et 445 fr. Les chemins Romains ont monté en liquidation à 575. La Caisse centrale de l'Industrie se soutient à 157 fr.

On recherche la Caisse d'escompte Prost à 470 fr., et le Crédit en Espagne à 492 fr. Admises au parquet tout récemment, les actions de la Compagnie marbrière du Maine sont encore très-rare, et se prennent aux environs du pair.

On négocie à 15 francs de prime au-dessus du pair, les actions du *Colocrium*. Peu d'entreprises justifient au même degré la faveur publique. La Compagnie centrale du Gaz se maintient en bonne position, et ses actions donnent lieu à des affaires suivies.

A DUPONT.

## Nouvelles & Faits divers.

M. le marquis de B.... reçut il y a quelques jours des révélations relatives aux antécédents d'un de ses domestiques, le nommé Louis R..., qui l'obligèrent à congédier cet homme. Lorsqu'il fut parti, on constata la disparition d'un grand nombre d'objets et même de meubles. Ainsi, dans une réception, les riches fauteuils en tapisserie dont on se servait habituellement ne se trouvèrent plus en nombre suffisant. D'autre part, on apprit que Louis R. menait joyeuse vie et figurait, à côté d'une des divinités du demi-monde, ou plutôt du quart-de-monde, au balcon d'un de nos principaux théâtres.

Informé de ces faits, le commissaire de la section du Roule crut devoir faire une perquisition au domicile de Louis R.... On y trouva une petite malle contenant une somme considérable en billets de banque et en or, de l'argenterie au chiffre et aux armes du marquis de B., des bijoux, etc. Quoique le domestique affirmât qu'il n'avait pas autre chose, on était fondé à croire que ce n'était pas là tout ce qu'il avait dérobé. En se livrant à des investigations nouvelles, on finit par découvrir l'adresse de sa maîtresse, rue des Ecuries-d'Artois. On se rendit à ce domicile.

Dans la première pièce où se trouvait la demoiselle X..., on ne remarqua rien de suspect. On lui demanda si c'était là tout son logement ; elle répondit qu'il y avait une autre chambre que Louis R. s'était réservée et dans laquelle il avait déposé un grand nombre d'objets au sujet desquels il lui avait donné des détails tels qu'elle pouvait croire qu'ils lui appartenaient légitimement.

Dans cette pièce, on trouva six chaises, autant de fauteuils, une table de jeu et d'autres meubles, trois lampes, un riche couteau de chasse provenant de appartements du marquis. Les armoires à placards étaient fermées, mais

on en découvrit les clefs et on put les ouvrir. L'une contenait une forte partie de vaisselle riche ; l'autre, 100 serviettes de table, plusieurs nappes, douze paires de draps, des mouchoirs, etc., le tout au chiffre de M. de B.... ; une troisième, un grand nombre de bouteilles de Madère, de Champagne, de vin du Rhin, etc.

Dans les différentes maisons où Louis R. avait servi, il avait enlevé des têtes de lettres et des cachets avec le chiffre et les armoiries de ses maîtres, et il s'en servait pour se confectionner d'excellents certificats, en sorte qu'il trouvait toujours à se placer avantageusement.

Ce voleur, aussi rusé qu'audacieux, a été mis à la disposition de la justice.

## VARIÉTÉS.

### LA DESTRUCTION.

VISION.

(Suite et fin. — Voir notre numéro du 17 juin).

L'infini était devenu silencieux : on eût dit que la nature se mourait de ravissement ; un éclat blanchâtre courut sur le soleil comme si l'Eternel traversait la création ; et au-dessus des abîmes, au-dessus du pale arc-en-ciel de la voie lactée, et au-dessus de la nature entière, tout se mouvait et se soulevait en vagues douces comme les battements d'un cœur d'homme quand il s'attendrit et demande à pardonner.

Alors s'ouvrit devant Ottomar son propre sanctuaire intérieur, semblable à un temple divin ; et dans ce temple il y avait un ciel, et dans ce ciel il y avait une figure humaine, et cette figure regardait l'homme avec des yeux de soleil pleins d'un amour incommensurable, et lui dit : — Je suis l'amour éternel, tu ne périras pas !

Ottomar regarda cette figure sans nom avec de brûlantes larmes de joie ; un tiède souffle tomba sur son cœur qui se fondit en amour ; la création s'approcha de sa poitrine palpitante, et tous les êtres se confondèrent avec le sien dans un amour unique. A travers les larmes d'amour de tous les êtres réunis, la nature brilla comme une prairie en fleurs ; les mers, semblables à des pluies vertes, s'étendaient sur ces larmes, et les soleils y faisaient tomber leur rosée de feu. Devant l'éclat solaire de l'Eternel, le monde des esprits se réunissait en un arc-en-ciel infini, et les âmes, tombant goutte à goutte d'un cycle dans un autre, brisèrent en mille couleurs la lumière de cet éclat solaire ; mais l'arc-en-ciel ne vacilla point, les gouttes se succédèrent, et les couleurs restèrent invariables.

L'Eternel regarda sa création et dit : — Je vous aime tous, je vous ai toujours aimés. J'aime le vermineau qui nage dans la mer, j'aime l'enfant qui s'agit sur la terre, j'aime l'ange qui brille dans le soleil. Homme, pourquoi t'es-tu laissé aller à l'effroi ? Ne t'ai-je pas donné la première vie ? Ne t'ai-je pas donné l'amour et la vérité ? Ne suis-je pas dans ton cœur ?

Et les mondes passèrent, et les clochettes féliques des agonisants sonnèrent toujours, mais elles avaient pris le son de l'harmonica céleste ; l'énergie et la force comblèrent tous les abîmes. La mort n'était plus que le sommeil.

Ottomar se sentit tellement inondé de bonheur, qu'il se crut sorti de la vie terrestre ; mais notre monde, revêtu d'habits de fête, traversa les nuages qui voyageaient dans les profondeurs, et il attira de nouveau dans son atmosphère l'homme formé de terre.

L'Eternel s'enveloppa dans l'infini, et la douce lueur qu'il laissa après lui vint s'asseoir sur une

pensée, elles l'entraînaient toujours ; en ce moment il devenait plus grave à mesure qu'il parlait, et Doring comprenait bien qu'il était sous l'empire d'une douleur extraordinaire.

« Lors de notre dernière séparation, poursuivit Armfelt, tu partis pour Stockholm, et moi pour Saint-Petersbourg. Nous ne sommes restés inactifs ni l'un ni l'autre. Je n'aime pas à me plonger dans un chagrin inutile ; mais j'ai reçu une nouvelle qui m'affecte profondément et qui t'affligera aussi. »

« Dites-moi sans détours ce que vous avez sur le cœur, monsieur le baron. »

Bien que parfaitement certain d'être le fils d'Armfelt, Doring ne lui donnait jamais le titre de père, qui pouvait les compromettre tous deux. Ils ne s'en aimaient pas moins ; ils se croyaient l'un et l'autre intéressés à garder ce secret.

« Il est dans ton caractère, reprit le baron, d'aimer de toute la force de ton âme ceux à qui ton cœur s'est une fois attaché. Eh bien, j'ai reçu dernièrement des nouvelles de ta mère. »

— D'Italie ?  
— De Naples : elle est...  
— Morte ! interrompit Doring.  
— Oui, mon ami, elle est morte ! »

Ressentant lui-même la profonde impression que cette nouvelle produisait sur Doring, Armfelt se retira silencieusement à l'écart. Le chagrin veut être respecté ; la douleur a besoin de solitude. Les larmes n'ont pas un libre cours en présence de témoins ; elles sont, comme la prière et les soupirs, la propriété sacrée du cœur. La véritable tristesse ne s'épanche que devant Dieu, et non devant les hommes. Dans la joie, nous appartenons à tous ceux qui nous entourent ; dans la souffrance,

longue chaîne de montagnes de glaces qui s'étendaient derrière le soleil. Peu à peu les glaces se fondirent, et des fleurs cueillies voltigèrent au-dessus d'une terre incommensurable qui apparut tout à coup éclairée par une douce lune. Et cette terre s'étendait bien avant dans la mer de l'éternité. Ottomar, cependant, n'y vit que des yeux innombrables, et ces yeux regardaient par-dessus la mer avec des larmes de bénédiction qui brillaient comme une douce pluie de printemps brille sous le soleil ; et les langueurs et les désirs de son cœur lui prouvèrent que c'étaient là les yeux de tous les morts qui s'en étaient allés chéris par lui ou par nous.

Tout en descendant toujours plus rapidement, Ottomar leva ses mains jointes vers le point de de l'azur du ciel où l'Eternel était apparu à son cœur : un doux éclat y brillait encore, même lorsque, devenu toujours plus lourd, il fendit enfin la molle atmosphère de notre globe ; mais, à mesure que ce globe tournait, le point lumineux semblait reculer.

Lorsque Ottomar toucha enfin la froide surface de la terre, il se réveilla... Le point lumineux brilla toujours dans le bleu lointain de l'orient ; et ce point, c'était le soleil.

Le malade était debout au milieu du jardin. Son premier rêve, rempli d'un âpre poison, l'y avait fait accourir malgré la surveillance de ses gardiens. L'air frais du matin avait éteint le brasier de la fièvre ; il était guéri et son cœur connut le repos de l'âme.

Les tortures de la fièvre avaient fait jaillir en lui la vision infernale de la destruction ; le triomphe de la nature sur le trouble de ses organes avait fait naître le rêve céleste de l'apparition de l'Eternel. Le rêve infernal l'avait entraîné sur le point où se divisaient les deux natures ; le rêve céleste avait déterminé sa guérison.

C'est ainsi que les rêves de l'esprit, après avoir allumé la fièvre de l'âme, la calme et l'éteignent, et que les fantômes du cœur disparaissent quand nous guérissons des infirmités qui attaquaient ce cœur.

JEAN-PAUL RICHTER.

(Extrait de la REVUE FRANÇAISE.)

Le mot de la dernière énigme est treize.

## ENIGME DES POÈTES.

« Zéphyr pour animer la fleur qui vient d'écloro  
« Va dérober au \*, les larmes de l'aurore. »  
« Pour parcourir le \* que notre vie embrasse,  
« L'homme par la pensée a divisé l'espace. »  
« Tout \* est agréable, où notre âme est paisible. »  
« Ici, lecteur, je te trouve indécis...  
« Tu cherches encore..., est-ce possible ?  
« Disons, afin d'être compris :  
« Ces vers sont de Michaud, de Daru, de Ducis. »

Z.

## KARMESSES.

Dimanche 28 Juin.

Baisieux, Bauvin, Gondcourt, Linselles, Lomme, Mons-en-Barœul, Mons-en-Pévèle, Templeuve.

## CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 21 juin 1857.

Sommes versées par 26 déposants, dont 3 nouveaux . . . fr. 3,385 00  
12 demandes en remboursement » 3,369 43  
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. François Frasez et Requillart-Scrépel, directeurs.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

— Vous êtes un homme dangereux ; mais je vous aime beaucoup et je vous pardonne.

— Vous m'avez réduit en esclavage, et, quoique personne n'aime plus ardemment que moi, sa liberté, vous m'avez appris à préférer encore mes fers. Qui donc est le plus dangereux de nous deux ? Mais je me rappelle maintenant votre promesse. Suboff viendra-t-il dans la galerie ?

— Oui.  
— Et Orloff ?  
— Aussi.  
— Et Markoff ?  
— Également.

— Mon Dieu, puisque vous êtes si libérale de réponses affirmatives, je puis, n'est-ce pas, vous adresser encore quelques questions ?

— Oui.  
— Aurai-je ce soir une entrevue avec vous ?  
— Ah ! ah ! monsieur, vous voulez mettre à profit le vent favorable, qui, croyez-vous, enfle vos voiles, et vous cinglez directement vers...  
— Consentez-vous ?  
— Non.  
— Je vous en supplie.  
— Non.  
— Je vous implore à genoux.  
— Non.  
— Vous êtes cruelle !  
— Non.  
— Ayez compassion d'un pauvre pécheur.  
— Non.

— Si vous avez résolu de ne pas prononcer un seul oui, répondez-moi par un signe. »  
Mademoiselle Protasoff ferma la fenêtre en riant et disparut.

Il était temps, car en ce moment même Armfelt vit Doring à ses côtés.

« Tu viens à propos, lui dit-il. As-tu reçu un valet de pied de l'impératrice ? »

Armfelt supposait que Doring ne s'était pas aperçu de son entretien avec mademoiselle Protasoff. En effet, le jeune homme n'avait vu qu'une fenêtre se refermer et une dame disparaître, et il ne pouvait pas en inférer qu'une entrevue avait eu lieu entre cette dernière et le baron.

Du reste, il n'en fut pas étonné, connaissant fort bien le côté faible d'Armfelt. Il avait pour principe de ne s'immiscer en rien qu'il n'y fût porté par la voix de son honneur ou par celle de son cœur.

« Tu as reçu l'ordre de te rendre au palais ? »

— Oui, par ce valet de pied.

— C'est bien, Doring ; nous irons ensemble.

Tu as plu à la czarine, et les dépêches dont tu étais porteur lui ont causé une grande satisfaction. Je sais cependant que tu n'es pas un homme à qui un léger succès puisse faire tourner la tête ; éprouvé par le malheur, tu t'es moins accoutumé aux caresses de la fortune qu'à des espérances déçues et à des sacrifices douloureux. La faveur de l'impératrice est un baume pour un jeune homme ; mais il est possible que le chagrin et l'adversité te frappent d'un autre côté. L'homme a toujours le pied sur la roue des circonstances, et elle tourne sans cesse ; les ombres sont nécessaires même au plus ravissant tableau ; toute place peut devenir un cimetière, et une croix peut s'élever à l'endroit où tout à l'heure encore fleurissaient des roses. La couronne de la vie est tressée avec le fil de la mort. »

Quand Armfelt s'abandonnait librement à ses

au contraire, nous n'appartenons qu'à nous-mêmes.

Néanmoins, après quelques instants, Doring se rapprocha d'Armfelt.

« Me voilà remis, monsieur le baron, entrons-nous au palais ? »

La franche sympathie avec laquelle Armfelt lui serra la main fut un soulagement pour son cœur.

« Encore quelques mots auparavant, répondit le baron. La nouvelle que j'ai reçue de Naples est très-incomplète ; mais il paraît que la princesse Razanowsky, ta mère, ne t'a pas oublié à sa dernière heure. Si tu étais issu d'un mariage légitime, tu serais le seul héritier légal des grands biens qu'elle laisse en Pologne et d'un titre de prince. Cependant la Pologne est actuellement entre les mains de l'impératrice, dont tu viens de conquérir les bonnes grâces : tout espoir n'est donc pas perdu, et nous en reparlerons. En attendant, ne néglige rien pour fortifier l'opinion favorable que la czarine a de toi. »

Doring prêtait une oreille avide. Malgré les malheurs, si sensibles pour une âme jeune et pure, qui avaient antérieurement détruit une partie de ses illusions, il nourrissait encore des projets ambitieux.

La première pensée qu'éveillèrent en lui les paroles d'Armfelt ne fut pas pour la richesse, mais pour le rang. Rien de plus naturel d'ailleurs, car n'était-ce pas uniquement du malheur d'une naissance illégitime que provenaient tous les coups du sort qui avaient anéanti ses plus belles, ses plus nobles espérances.

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro.)